

Le remède spéculatif

Pierre Dulau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/937>

DOI : [10.4000/leportique.937](https://doi.org/10.4000/leportique.937)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

Pierre Dulau, « Le remède spéculatif », *Le Portique* [En ligne], e-Portique, mis en ligne le 14 juin 2007, consulté le 12 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/937> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.937>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2022.

Tous droits réservés

Le remède spéculatif

Pierre Dulau

- 1 De quoi la pensée est-elle le remède?
- 2 C'est devenu un lieu commun des études d'histoire de la philosophie que de considérer les écoles de l'Antiquité (Jardin, Portique, Lycée...) sous un angle pratique et thérapeutique. Elles viseraient toujours *in fine* à remédier par l'exercice spirituel aux imperfections inhérentes à la condition humaine ; elles seraient alors autant d'invitations à adopter un style de vie curatif, à faire sienne une discipline du comportement qui libèrerait des maux de l'existence. La pensée serait alors une sorte de remède au malheur, l'établissement de la rationalité une condition au rétablissement de la santé de l'âme. Le fond du problème est bien sûr que c'est la pensée elle-même, du moins sous sa forme immédiate, débridée, « naturelle » si l'on veut, qui est à la source de toute tristesse, de toute peine et de tout malheur, comme expérience d'une inadéquation entre soi et le monde, soi et les autres, et avant tout entre soi et soi-même. C'est la conscience immédiate du réel qui est à l'origine d'un sentiment d'écartèlement et d'incomplétude du sujet en tant que celle-ci n'apparaît elle-même qu'à la grâce ou plutôt à la disgrâce d'un désaccord, d'une désunion entre son savoir (d'elle-même, d'autrui, du monde) et son être. « Ce que je sais, je ne le suis pas. Ce que je suis, je ne le sais pas. » nous dit Angélu Silésius¹ révélant ainsi la double face du mystère de l'inadéquation entre l'être et le savoir. Inadéquation de ce que je sais et de ce que je suis (je ne connais que ce dont je suis distingué, séparé, désuni), ainsi qu'inadéquation de ce que je suis et de ce que je sais (il me faudrait être un autre que moi pour savoir qui je suis). Ce que je sais, je ne le sais donc qu'à la mesure et à la condition d'une mise à distance, d'une médiation qui est d'abord toujours une trahison ; et l'homme que je suis est précisément cet être que je ne peux mettre à distance pour pouvoir le saisir. Je suis alors énigme en mon propre nom et ce qui m'entoure est énigme en son fond. Etre et savoir sont frappés en leur manifestation consciente immédiate par le malheur d'une désarticulation, d'un désordre, d'une disjonction.
- 3 La pensée trouve son site au coeur de l'écartèlement de ces deux énigmes, celle de ce qui est connu et celle de celui qui connaît. En tant qu'elle naît de cette tension insolite et fatale, la pensée est intrinsèquement souffrance, endurance, malheur, promesse de

mort comme figure dernière de la désarticulation. Elle est pourtant elle-même sa seule et unique chance de guérison, c'est-à-dire de réconciliation de l'être et du savoir. En ce sens, la pensée est toujours « pharmakon », poison ensemble que remède, seul secours d'un mal dont elle se trouve être l'origine, moyen d'instaurer un équilibre rationnellement (médiatement) posé au sein même de son déséquilibre initialement (immédiatement) donné. La philosophie, comme tradition de la discipline du jugement et de l'action, n'aurait alors de sens et de valeur que référée à cette exigence d'ordre, à cet appel de la vérité qui est aussi toujours l'appel du bonheur et de la beauté, l'appel à faire de ce qui n'est d'abord en acte qu'une dissonance, la chance d'une harmonie possible. Rétablir l'âme par l'âme, remédier à son mal par la vertu de son mal, soigner sa blessure par l'endurance de la connaissance, c'est donc penser ; penser sur la base d'une conversion philosophique qui s'approprie son pouvoir en convertissant le mal en bien, la souffrance en reconnaissance, l'immédiateté en médiation, le désordre en ordre.

- 4 Dans ce bref exposé, nous allons tâcher d'indiquer les déterminations de la pensée comme pouvoir de rétablissement, c'est-à-dire comme remède spéculatif relativement au problème de fond que nous avons rappelé.

1. Le désaccord

- 5 Reprenons l'épigramme d'Angélus Silésius. Pour comprendre ce qui concerne le premier versant de l'énigme (« ce que je sais je ne le suis pas... »), nous pouvons nous référer à ce qu'Aristote notait déjà dans le traité *De l'âme*²: « (...) les animaux aquatiques ne s'aperçoivent pas qu'un corps mouillé touche un autre corps mouillé. » Puis plus loin : « De toute façon, nous percevons toute chose à travers un milieu, mais dans ce dernier cas, nous ne nous en apercevons pas. »
- 6 Ce que nous sommes en réalité ne doit et ne peut être compris qu'à partir d'un élément dont, par définition, nous ne pouvons pas nous extraire. Nous ne pouvons connaître notre milieu car pour connaître quelque chose, il faut pouvoir lui opposer autre chose, le comparer, le définir suivant ses limites, ce qui suppose nécessairement d'en être dégagé, libéré, au moins de façon partielle. Pour connaître quelque chose, encore faut-il en être distinct. De ce point de vue, le paradoxe est que notre milieu est bien la seule chose que nous devrions connaître en vérité puisqu'il nous permet de vivre (il nous conditionne) ; mais cette vérité trouve son site en un élément qui ne nous permet pas de vivre (l'élément de cette condition nous est radicalement étranger). Ce qui nous soutient dans la présence est précisément ce qui ne peut être saisi à partir de la présence ; ce ne serait qu'à partir d'une aliénation totale que l'homme pourrait espérer une quelconque libération. La vie veut donc un vrai qui exclut la vie tout en la rendant possible. La vie recherche sa condition qui est synonyme de son abolition. En résumé : *la vie veut le vrai qui détruit la vie, le vrai veut la vie qui cherche le vrai.*
- 7 L'élément du mouvement humain, de la pensée et du corps est la vérité absolue de l'existence humaine, soit le principe, inconnaissable et par-là même, ce qui n'est rien pour nous puisqu'il nous rend possible, puisqu'il nous libère dans la présence. Ce que l'on sait, on ne peut pas l'être ; ce que je sais, je ne le suis pas. D'une manière nécessaire, la seule chose qu'il nous importerait de savoir (la vérité de notre être) est celle que l'on ne peut connaître. Ce qui nous plonge dans la présence n'est pas en soi quelque chose de présent. Partant, il faudrait que la pensée se dégage de son élément propre pour connaître en vérité sa nature intime en une torsion qui, précisément, la dénaturerait. Car si elle s'extrait de son élément, du même coup, elle serait autre que

la pensée, du moins sous sa forme subjective immédiatement consciente. Peut-être même qu'elle ne serait plus rien du tout. Le rétablissement du sujet par la vérité à son sujet implique soit une impossibilité (l'homme ne peut sortir de lui pour se saisir lui-même), soit un danger (il faudrait qu'il se transforme pour pouvoir se saisir au risque de tout simplement disparaître). La pensée consciente est en permanence guettée par le double danger de l'anéantissement pur et simple et-ou d'une métamorphose mortifère.

- 8 Faisant fond sur ce simple constat, la tradition de la discipline de rétablissement philosophique prend parti, elle fait un choix historique. Comme tentative de réconciliation de l'être et du connaître, elle est ce pari que 1. la transformation radicale de la pensée est possible, et 2. que c'est là l'unique chance de salut de l'homme ; l'unique chance de faire de la trahison que constitue toujours l'expérience immédiate de la conscience une réconciliation avec l'être. D'une manière générale, ce défi de la métamorphose historique de l'homme en vue d'une auto-appropriation de son identité passe par le travail rationnel. Pouvons-nous alors définir succinctement la nature de ce travail et voir en quoi il est susceptible de déterminer un rétablissement du sujet humain ? Plus exactement, en quoi peut consister un tel rétablissement philosophique ?

2. Rétablir l'ordre

- 9 On ne rétablit que ce qui s'est d'abord effondré. On ne redresse que ce qui a d'abord ployé. On n'ordonne que ce qui donné comme désordonné. La pensée est premièrement puissance de rétablissement au sens de la remise en ordre : il s'agit toujours pour elle de hiérarchiser les questions (de la plus fondamentale à la plus subsidiaire), de structurer les réponses (de la plus générale à la plus précise), d'informer l'informe (de la matière première à la matière ouvragée), c'est-à-dire d'adopter des critères rationnellement établis qui font sortir le divers phénoménal du chaos et qui en font un monde, soit le lieu d'une habitation. La pensée est en ce sens une enquête rationnelle qui décrit, définit et organise le donné pour le faire apparaître selon une position qui le rend signifiant (qui l'engendre et en même temps le révèle comme signifiant, ce point sera détaillé plus loin). Sur la base du rétablissement de cet ordre, la pensée ordonne, cette fois au sens de « donner des ordres » : la description correcte qui définit le réel posé engendre la prescription juste qui régleme l'action préméditée. Le partage des domaines de l'être (œuvre de science) détermine un partage dans le domaine de l'agir (œuvre de justice). Le passage de l'informe à la forme s'effectue tant sur un plan épistémologique que sur un plan éthique. Le dire vrai est médiatement l'agir juste comme rétablissement d'un partage équilibré. Ce constat demeure nécessaire : l'établissement de la rationalité, de sa souveraine autorité, définit la sagesse sous les deux visages du connaître et de l'agir. C'est à cette seule condition qu'un bonheur est possible. Le sage, celui qui est guéri du mal, c'est celui qui, en un premier sens, met en conformité sa pensée et son action, c'est celui qui pense ce qu'il fait et qui agit conformément à ce qu'il pense ; il rétablit l'unité d'une structure là où il n'y a qu'un démembrement. La médiation entre le connaître et l'agir, c'est précisément, en acte, *l'être humain* au sens de celui qui a le pouvoir de transformer le réel et son rapport à lui parce qu'il peut le découvrir en sa vérité, c'est-à-dire découvrir le système de rapports qui le définit, système qui trouve à se dire de manière intelligible au sein du jugement. Penser signifie alors rétablir rationnellement la hiérarchie des êtres qui, de manière immédiate, naturelle, est mise sens dessus dessous par les désirs, les affections, les passions ; plus largement par un contact immédiat et indéterminé de la conscience au réel. La discipline philosophique de rétablissement, ce sera seulement cet effort de

médiation spéculative de l'immédiateté irrationnelle de l'individu et du monde. Comme nous l'avons dit, cette médiation comprend elle-même deux temps : décrire / agir. Connaître en vérité pour pouvoir renaître en toute pureté, guérir du malheur de la pensée débridée. Le rétablissement, retour de la stabilité, est renaissance, baptême de la pensée libérée des affections irrationnelles. "Libérée de..." c'est-à-dire qui a su renoncer aux contingences du monde, mourir à la diversité phénoménale donnée, ce domaine où l'on est nulle part chez soi.

10 Par où l'on voit que cette ambition philosophique de rétablissement neutralise la première face du paradoxe d'Angélus Silésius, car si je ne puis jamais subjectivement saisir la vérité de mon élément d'une façon immédiate, je puis du moins la saisir objectivement, par le détour, la médiation, du jugement rationnel. Le passage de la relativité subjective à l'universalité objective qui s'effectue dans la spéculation est précisément cet effort d'extraction, de décentrement de la pensée hors de son élément natif, contingent, relatif, subjectif. Décentrement qui mène jusqu'au plan de l'objectivité qui est le plan de tous les plans, l'échelle de toutes les échelles, la mesure de toutes les mesures. Il faut donc "rétablir" spéculativement la proposition de Silésius qui devient alors : ce que je ne sais que subjectivement, je ne le sais pas vraiment. Ce que je ne connais que par ma subjectivité, j'en suis toujours séparé comme par un écran, une cloison, une frontière que je ne peux pas franchir. Par contre, ce que je sais objectivement, je le suis, au sens où par cette connaissance, je deviens capable de me ressaisir moi-même dans l'ordre universel des choses. Une connaissance objective est toujours en ce sens une renaissance objective ; un ré-engendrement du sujet par lui-même. La connaissance objective, parce qu'elle produit un réel intelligible, reproduit un sujet doué d'intelligence et d'intelligibilité. Une renaissance rationnelle de ma subjectivité sur un plan où elle peut se savoir elle-même comme participant d'un ordre qui, certes la dépasse, mais qui ne se révèle que par son travail à elle. A ce stade, il n'y a plus ni « je », ni « tu », ni « on », il n'y a que « nous », soit l'humanité comme universel. Ce que nous savons, nous le sommes. Nous sommes ce que nous connaissons ; le savoir vrai est révélation de l'identité du sujet connaissant, et la révélation de l'identité est appropriation du savoir vrai, il n'y a là en réalité qu'un seul mouvement et non pas deux : une double et mutuelle appropriation du connu par le connaissant et du connaissant par le connu. Ainsi, la vie veut un vrai qui révèle ce qu'il y a de nécessaire et d'universel dans la vie, et qui détruit ce qui, de toute manière, s'autodétruit dans la contingence et la relativité. Rétablissons donc notre première proposition : ce que la vérité détruit, c'est la vie consciente immédiate subjective lorsqu'elle s'imagine être au principe d'elle-même. Ce que la vérité détruit c'est l'illusion du sujet à se croire principe de sa propre existence et du vrai, alors qu'il n'en est que le médiateur, le récepteur, le miroir historique, plus ou moins déformant. Rétablir l'ordre afin de se rétablir, c'est donc fondamentalement saisir ce mouvement de double appropriation.

11 Cette œuvre de médiation qui rétablit le contingent comme nécessaire, qui rétablit le subjectif comme objectif, qui rétablit le singulier comme universel, c'est là l'œuvre du langage.

3. Ordre et Logos

12 Se libérer du domaine des affections subjectives et de la diversité phénoménale, c'est faire œuvre d'ordre, et l'imposition de l'ordre n'est possible qu'à la faveur de la parole comme puissance d'articulation, de combinaison et de recueil des concepts. Le Logos est puissance d'articulation (« légein » : cueillir, rassembler). La mise en ordre est un

passage de l'immédiateté à la médiation, ou de la médiation qui trahit (l'expérience première et insuffisante de la chose), à la médiation qui révèle (la connaissance rationnelle de la chose qui la resitue dans l'ordre, littéralement : sa reconnaissance). Ce passage ne s'effectue que dans l'élément du langage, car même lorsque le langage n'est que seulement supposé il continue d'éclairer de sa présence toute structuration rationnelle, et disons-le toute expérience de la présence. Le Logos est la médiation absolue, c'est-à-dire la médiation de toutes les médiations, ce qui révèle et *en même temps* engendre les articulations du réel. Mais s'il révèle, c'est qu'il fait paraître quelque chose qui était déjà là auparavant ; mais s'il engendre c'est qu'il fait paraître quelque chose qui n'était pas là auparavant. Y a-t-il alors contradiction ? Non, car l'ordre n'est l'ordre que dans la mesure où il est approprié par l'homme, autrement dit, il a besoin d'être révélé par le langage pour s'engendrer effectivement lui-même. Il n'est pleinement lui-même qu'engendré à nouveau par une parole qui le révèle et le hisse à l'intelligibilité universelle, il n'est vraiment créateur et structurant du réel que parce qu'il y a une parole qui le nomme et le révèle. Le rétablir, c'est l'engendrer à nouveau, et l'engendrer à nouveau, c'est le révéler dans une parole qui dit vrai, et bel, et bien. Comme nous l'avons indiqué dans le point précédent, il n'y a pas deux mouvements, mais un seul, il n'y a d'opposition entre le sujet et l'être que parce qu'il y a toujours déjà co-appartenance des deux à un plan qui les accorde. Le désaccord n'est chronologiquement premier que parce que l'accord par le langage est logiquement (logos) premier. Ainsi, c'est tout un que de dire que le sens est construit par le sujet et qu'il est révélé par lui. En réalité, il n'y a qu'un seul phénomène dont l'esprit, par sa parole, est le médiateur.

- 13 Sur le fond, le Logos n'est donc rien d'autre que cette cheville pensante de l'éternité du sens et de l'histoire de sa découverte. Il est fondamentalement la médiation de l'être et du devenir, du contemporain et du successif, de l'atemporel et du chronologique. La médiation manquante de Silésius, c'est le Logos. Le Logos qui lui permet, en acte, de poser l'énigme de la désarticulation, et donc en une forme provisoire, de s'en rendre maître parce qu'il en fait un objet de pensée ; un objet dont la pensée peut se nourrir, pour pouvoir se guérir. Avec la subjectivité individuelle qui se met sur la voie du rétablissement, rien ne commence radicalement, mais avec elle, tout peut recommencer à la faveur de l'effort de structuration intelligible du Logos. C'est pour cette raison qu'un ordre n'est jamais réellement instauré par un individu (il n'est jamais principe créateur), mais seulement restauré par lui (il est bien médiateur). Tout établissement n'est au fond qu'un rétablissement, toute instauration, qu'une restauration. La vie est toujours déjà orientée et définie comme exigence de guérison. Elle procède d'une injonction à engendrer le sens et à le révéler comme toujours déjà antérieur ; *elle veut le vrai*. Cet engendrement qui révèle, cette révélation qui engendre, c'est la parole.
- 14 L'opération de mise en ordre, implique pour la subjectivité individuelle de se reconnaître comme partie prenante de celui-ci et donc comme conditionnée en quelque façon par lui. Elle ne le crée pas, mais elle l'actualise, elle ne l'établit pas, mais elle le rétablit, elle ne l'initie pas, mais elle le réinitialise. Avec elle, rien ne commence, mais avec elle, tout peut recommencer. Aussi, la question de savoir si la position d'un ordre rationnel est une création de la subjectivité ou bien la reconnaissance d'un ordre objectif est elle de ce fait neutralisée puisque de toute façon, c'est le mouvement logique par lequel l'ordre est posé et le sujet reposé par l'ordre qui est central. Une connaissance est nécessairement un processus de reconnaissance, de découverte, un

mouvement de réminiscence, et ce, non pour quelque raison mythologique obscure, mais du simple fait que connaître quoi que ce soit, c'est reconnaître l'antériorité absolue de la vérité comme exigence structurante de l'existence ; la vie veut le vrai, elle est en quelque manière appelée et toujours déjà précédée par lui. En un premier moment, cette antériorité du sens est toujours *vécue* comme une trahison du réel vis-à-vis de ce sens et c'est le dilemme de Silésius : être ce que l'on ne peut pas connaître, ou bien connaître ce que l'on n'est pas. En un second moment, et ce, grâce à la discipline de rétablissement philosophique, c'est-à-dire à la parole consciente d'elle-même, cette antériorité peut être *reconnue*, non comme écartèlement, mais comme exigence, nécessaire médiation par laquelle tout peut paraître.

- 15 Se rétablir, va donc impliquer 1. de rétablir l'ordre du réel (définition scientifique et prescription éthique) et 2. de s'établir soi-même à demeure dans le Logos (mouvement d'articulation du sens ; révélation et engendrement de celui-ci). Ces deux opérations sont simultanées. Le remède spéculatif implique l'installation à demeure dans le langage comme seule puissance susceptible de réduire et de résoudre la diversité.

4. Logos et amour

- 16 Toutefois, comme nous l'avons indiqué en introduction, la pensée elle-même est originellement un phénomène d'étrangeté. De l'exil de Marc-Aurèle³ à l'être-jeté de Heidegger⁴, passant par la détresse questionnante de Saint Augustin⁵, ce constat s'impose. L'étrangeté c'est ce qui est donné, l'exil, c'est ce qui est premier, le séjour hors de chez soi est le premier foyer. Autrement dit, si la pensée rationnelle est un rétablissement de l'ordre qui est un établissement dans le logos, c'est avant tout un rétablissement qui concerne sa nature propre, qui est écartèlement. Posons alors la question : le rétablissement de la subjectivité au sein de l'ordre objectif permet-il en quelque sorte de réduire l'écartèlement constitutif de la pensée ? En aucune manière, il permet seulement de le comprendre et de l'apprendre, de se l'approprier, de le faire sien, comme énigme de sa propre origine. Le rétablissement est donc tout sauf une manière de s'imaginer réduire la distance de soi au monde, de soi à autrui, et de soi à soi-même. La guérison philosophique implique de guérir d'une idée chimérique de la guérison comme remède instantanément efficace. L'écartèlement est épreuve nécessaire, la distance, facteur constitutif de l'expérience. Aucun remède ne permettra à la vie qui se met en quête du vrai de devenir autre chose que ce qu'elle est déjà, c'est-à-dire un chemin, un passage, un voyage, ce qui suppose certes une orientation (donc une finalité), mais toujours aussi un écart et une dissension.
- 17 Mais quelle est la vertu qui, prenant acte de la frontière et de la distance de soi au monde, de soi à soi et de soi à autrui, permet toutefois de la supporter et de l'endurer ? Cette vertu, c'est l'amour comme relation qui a su renoncer à un double délire : le délire de la fusion de l'un en l'autre et le délire de solitude dans une vie unilatéralement par et pour soi. L'amour est médiation entre ces deux extrémités ; effort dépassionné mais non moins mystérieux d'accord et d'harmonie de soi à autrui, au monde et à soi-même. Le rétablissement spéculatif qui passe par le Logos se détermine pratiquement comme amour. Une vertu qui commence toujours par faire droit à la séparation, car c'est à cette seule condition, être séparé, qu'il peut devenir un don et une faveur ; de la même manière que la fidélité, alors qu'elle ménage la plus intime des proximités avec l'objet de son affection, ne peut toutefois jamais combler l'écart avec l'objet de la fidélité. L'amour comme la fidélité impliquent ce maintien du secret de l'altérité, de la réserve et de la distance pour pouvoir perdurer comme accord

qui ne s'abolit pas en un stérile unisson. Le rétablissement du rapport de soi à autrui n'est donc pas abolition du différent qui existe nécessairement entre les termes, mais appropriation rationnelle de ce différent par la compréhension de son ressort et la révérence due à son caractère énigmatique.

- 18 Le rétablissement de la subjectivité qui est renaissance dans et par la connaissance objective du réel qui remet chaque chose à sa place doit en dernier ressort s'effectuer comme rétablissement du lien spirituel à autrui, et ce lien pour être une articulation viable doit faire droit à la séparation et à la distance. Non seulement se rétablir implique de renoncer à l'illusion de la fusion immédiate du sujet et du savoir, mais cela implique encore de renoncer à l'illusion de la fusion immédiate du sujet avec autrui. Se rétablir, sortir de la peine de l'expérience première et de son indétermination, c'est alors faire exactement droit à cette peine et refuser tous les remèdes qui prétendraient la supprimer. Une telle prétention ne fait que reconduire la tristesse à un niveau inconscient ou mal conscient où elle est, sans doute plus qu'en toute autre circonstance, agissante. Se rétablir du malheur implique de lui faire droit et même de le hisser au rang d'expérience originelle du réel, opération extrêmement délicate, car elle ne devient possible qu'à la condition du renoncement à toute mauvaise foi. Prendre acte du malheur, et prendre acte de son caractère absolument originel car fondateur de l'expérience de la conscience comme inadéquation, voilà une prise conscience dont seuls les philosophes, semble-t-il, se sont historiquement rendus capables. Capables de la supporter, capables de l'endurer, capables d'en tirer toutes les conséquences, capables de la dépasser. Ce dépassement ne peut à notre sens engendrer qu'une seule attitude morale métaphysiquement nécessaire et qui est l'amour comme prise en considération de l'infranchissable distance qui sépare le sujet de tout ce qui lui est autre, y compris bien entendu de lui-même ; prise en considération qui refuse de désespérer aussi bien que d'espérer, l'une et l'autre de ces attitudes faisant la part trop belle, l'une à la subjectivité, l'autre à l'objectivité. Tenir la distance, maintenir l'écart, sans s'imaginer pouvoir le franchir autrement que par le travail rationnel du Logos, voilà un défi qui oblige à faire droit et à reconnaître l'altérité dès qu'elle se présente.

5. Amour et renoncement

- 19 En dernier recours, et cela a dû apparaître au cours de l'exposé, le seul remède spéculatif digne de ce nom, c'est le renoncement. Heidegger écrit dans le *Feldweg* : "Le renoncement ne prend pas, mais il donne. Il donne la force inépuisable du simple."⁶Mais si le renoncement peut "donner", c'est qu'il n'est pas seulement un consentement passif et résigné à l'ordre du monde, puisque précisément, le monde, sans la pensée, n'est que désordre, désarticulation. Le renoncement donne parce qu'il est fondamentalement renoncement pour la subjectivité individuelle à s'imaginer être au principe de l'ordre. Il n'est pas une désillusion qui désespère d'elle-même, ni un consentement qui s'abandonne passivement au sort, mais une lucidité sûre de sa force autant que de sa faiblesse. Renoncer au délire subjectif, c'est d'un seul et même coup rendre possible de s'approprier le monde par le travail de la pensée philosophique, qui, s'il trouve son commencement chronologique dans les vécus subjectifs de la conscience trouve toutefois son commencement logique dans la saisie objective de la vérité. Renoncer au subjectif immédiat, c'est donc consentir à l'objectivité médiatisée, qui révèle la véritable subjectivité libre, qui n'est pas la propriété d'un individu ou d'une espèce, mais la référence à laquelle participe toute subjectivité quelle qu'elle soit et qui

la révèle dans son intime possibilité. Ce que je suis, je ne le sais pas, tant que je m'imagine pouvoir être sans un nous qui me précède, m'exige et m'oblige.

- 20 Sans l'effort de rétablissement rationnel qui a été étudié, l'individu meurt d'ennui, de solitude, de désir, de tristesse... C'est-à-dire des passions ou des élans incontrôlés de l'âme qui sont autant de déclinaisons de cette idée chimérique selon laquelle la subjectivité individuelle serait à elle-même son propre principe. Pour ne plus succomber à la dissension et au dérèglement, il lui faut mourir à sa tendance à préférer le désordre subjectif à l'ordre objectif. Mourant aux affections subjectives, l'individu renaît à la véritable subjectivité qui n'entre jamais en conflit avec l'objectivité, mais qui, au contraire par elle, se trouve déployée en sa vérité pensante. La guérison, c'est la révélation de la subjectivité libre ; son auto-appropriation par l'effort spéculatif. Celui-ci est alors remède, c'est-à-dire soin, concrètement : celui qui porte le souci de soi à la hauteur du souci du monde, celui qui tire le souci du monde jusqu'au souci de soi et qui donc synthétise, en acte, la singularité et l'universalité. Guérir ne peut être que se rétablir, autrement dit retrouver la stabilité qui implique l'ordre. La spéculation, parce qu'elle met les choses en ordre, en leur rang, à leur place, est guérison de l'esprit, échappée hors du chaos informe de l'expérience immédiate du réel, sortie rationnelle hors de la contingence du rapport instantané au monde qui est en même temps un retour au centre du monde, en son coeur, en son principe. Seule l'âme de l'homme, est capable d'un tel retour. Comme nous venons de l'indiquer, ce retour ne peut s'effectuer d'abord qu'à la condition d'un renoncement. C'est là le sens de cette autre parole d'Angélus Silésius par laquelle nous souhaiterions conclure : "Mourir fait vivre. En mourant mille fois, le sage essaie d'acquérir mille vies au travers de la Vérité même."⁷

NOTES

1. Johannes Scheffler dit Angélus Silésius, *Le pèlerin chérubinique*, "der cherubinischer Wandersmann" cité, traduit et commenté par Vladimir Jankélévitch in *l'Immédiat*, INA/Radio France, 1992. Epigramme 5, livre 1.
2. Aristote, *De l'âme*, trad. E. Barbotin. Paris, Gallimard, 1988. Livre 2, 11, 423. b.
3. Marc Aurèle, les *Pensées*, livre 2, § 17 : "Sa vie [à l'homme] est une guerre, un séjour sur une terre étrangère..."
4. Sur la "Geworfenheit", se référer aux § 12, § 29, § 38 d'*Etre et Temps*. Paris, Gallimard, 1986.
5. Saint Augustin, *Confessions* 10, 16, 25. B A 14, page 184, 185 : "Je suis devenu pour moi-même une terre excessivement ingrate qui me met en nage."
6. Martin Heidegger, *Le chemin de campagne in Questions 3* trad. A. Préau. Paris, Gallimard, 1966. Page 15.
7. Angélus Silésius, *Le pèlerin chérubinique*, livre 1, épigramme 27, trad. C. Jordens. Paris, le Cerf, 1994.

RÉSUMÉS

Le Remède spéculatif. A partir d'une réflexion sur une sentence du moine mystique AngéluS Silésius (1624-1679), l'auteur s'emploie à déterminer les caractéristiques principales de l'idée d'un rétablissement de l'âme grâce à la discipline philosophique. En quel sens la philosophie est-elle un remède ? En quel sens la pensée est-elle le seul secours d'un mal dont elle se trouve être, en sa forme immédiate, l'origine ? Telles sont les questions auxquelles cet article s'efforce de répondre.

The speculative remedy. This article is a reflection on an epigram of the mystik monk Angelus Silesius (1624-1679), in which the author try to define the main characteristics of the idea of a "soul restore", thanks to the tradition of the philosophical discipline. In what sense thought may be the cure of an "illness" that is originally determined by thought, in its immediate form? In what sense philosophy may be a speculative remedy?

Das spekulative Heilmittel. Ab einer Überlegung über ein Urteil des mystischen Mönches Silésius-Angelus (1624-1679), verwendet sich der Autor dafür, die Haupteigenschaften der Idee einer Wiederherstellung der Seele dank der philosophischen Disziplin zu bestimmen. In welchem Sinn ist die Philosophie ein Heilmittel ? In welchem Sinn ist der Gedanke die einzige Hilfe eines Übels, dank der sie sich existieren fühlt in ihrer unmittelbaren Form des Ursprungs ? Dies sind die Fragen, worauf dieser Artikel sich bemüht, zu antworten.

AUTEUR

PIERRE DULAU

Pierre Dulau, docteur agrégé de philosophie